

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 1

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225627>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne
III
ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160
III
ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Nous vous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



Chers abonnés, lecteurs fidèles,

Malgré tous les discours pacifistes qui ont jonché de leurs feuilles mortes les dévaloirs et les dépressions de l'année 1933, on ne s'est pas battu à mort dans nos pays.

C'est un beau résultat, dont on vous félicite, car c'est à vous aussi qu'on le doit : les caisses vides empêchent d'entrer en campagne. A quelque chose, malheur est donc bon ! Et puis il y a votre bon sens, qui n'a pas baissé pendant la crise, et qui vous a poussés à œuvrer sans paroles vaines, et pour le mieux.

Pour vous ravigoter de son mieux, lui aussi, le Conteur — dont les côtes crévent la peau — vous a régulièrement servi en fin de semaine ses spécialités du pays, de celles qui ont fait vivre et rire nos ancêtres. En 1934, il continuera à vous prodiguer ses bons soins, et vous souhaite dès à présent de poursuivre le traintrain paisible de votre existence, dans un travail plus fructueux, pimenté de malices vaudoises du meilleur cru, sœurs joyeuses de la pipe et du petit blanc.

Comme tant d'actes généreux dans la vie, nos vœux pour vous coïncident avec nos intérêts particuliers — qui sont ceux de la patrie —, puisque nous vous disons :

« Chers abonnés et lecteurs fidèles du Conteur

Croissez et multipliez. »

A votre santé.

La Rédaction.



DE BOUNAN

Derrâi lè coutset dâi montagne
On vâi traluire l'an novî.
A-te 'na mena de bargagne
Ao de biau teimps ? E-te bin vi ?
Nion lo sâ oncor' à stâo z'hâore,
Prâo su pas pî lo boun einfant.
Pouêsse clî annâie ître meillaura
Que sa mère ! — A ti : bon bounan.

A vo lè brâve dzein de terra
Que bourgattâ dâi pî, dâi man.
Très tot l'an vo fêde la guerra
Ai z'ennemi de noâtron pan.
Voutrè dzornâ sant bin reimpliâie,
Faut châ ! Voutrè travail sant grand.
Sein vo, sarâi la mauparâie (désastre).
Bounan à ti lè paysan !

Dzein de la vegne, bin pénâblle
Sant voutrè tsaude, lo tsauteimps.
Et, dâi iâdzo, bin prêo minâblle
Lè recolte se lo dzalin
Dèterrye resin et gourgne,
Se la grâla tsapllie lè ran.
Que lo malheu ne vo z'imbougne !
Boun an à vo, lè vegnolan !

Dzein de meti, pouêsse l'ovrâdzo
Doze mâ ne pas vo manquâ,
Po qu'à la vela, âo velâdzo,
On vo vâie bin trafiquâ.
Et qu'on oûie fermo à l'usena
Redansi raisee et batéran.
L'è dâo fricot po la cousena.
Dzein de meti, crâno bounan !

Vo ti que fêde dâo commerce,
Que vo faut veindre et atsetâ
Ein Suisse, à l'étrandzi, ein Perse,
Que lè tsaland manquéyant pas !
Que l'aussant prêo ain l'âo catsette
De quie payî l'âo boutequan
Que pouêssant fêre l'âo ferrette !
A vo, dzein de bantse, bounan !

Vo dzein de pllionma, dzein de tita,
Vo précaut, homme de couson,
Vo n'ite pas adî à fita
Quand faut s'appllièbi âo temon
Dâo tsè dâo payî, dâi coumounne,
Lè fêre allâ pè veint, dzoran.
Faut 'na cabosse que sâi bouna :
Dieu vo la baillâi dè bounan !

Porquant à vo que, la demeindez,
Liâide bin adrâi lo Conteu,
Vo coso d'ître jamè grindzo
Pè lè cramene et lè raven.
Dâo dzoûio : onna rebattâie
Po lè petit et po lè grand !
Dâo bounheu : dâi beruettâie !
Ami dâo Conteu : bon bounan !

Marc à Louis.

LUEUR D'AURORE ?

ETTE année que nous venons de vivre, tant bien que mal, et plutôt mal, elle n'a fait que dégager la leçon qu'ébauchaient les premiers temps de la crise. Et, si la crise matérielle ne s'est pas encore trop accentuée, si, par endroits, les signes d'une convalescence apparaissent, la crise morale s'est aggravée. De là le désarroi des esprits, dans cette fin d'année. Ceux qui ont coutume de réfléchir savent bien ce qu'ils éprouvent. Les autres se contentent de gémir, de s'inquiéter, de se tourmenter, à ce point qu'on leur répéterait volontiers le propos du bonhomme Franklin : « Que de soucis nous nous sommes forgés, pour des malheurs qui ne sont jamais arrivés ! » Et, tout de même, ceux qui observent ne se trompent pas, ceux qui sentent obscurément le mal ont raison de s'inquiéter, et le temps n'est plus à l'optimisme facile. Ce qui ne veut pas dire que l'espoir soit interdit.

Ce que nous liquidons, douloureusement, c'est

l'erreur d'un siècle : le culte de la production à outrance, la superstition du progrès matériel, l'abandon de l'Esprit. Lancés à corps perdu dans de fiévreuses carrières — et le désespoir au bout, comme il est arrivé tant de fois — nous avons oublié que l'homme n'est ni producteur, avant tout, ni un consommateur, ni une machine, mais une « personne », avec son autonomie intérieure, sa personnalité propre, intelligence et cœur, qu'il eut fallu respecter. Sans nous en douter, nous sommes livrés, corps et âme, à un esclavage à côté de quoi l'esclavage antique était un sort enviable. A-t-on assez dit : « les affaires sont les affaires »... « l'argent avant tout »... « le bon Dieu, c'est la pièce de cent sous »... Certes, l'avidité est de tous les temps. Le malheur de notre siècle, c'est qu'elle s'est répandue dans toutes les classes sociales et que le désintéressé, le pauvre en esprit (un mot admirable, et si mal compris !) faisait figure de naïf, de dupe et d'imbécile. Et, maintenant, devant ses blés inutiles, ses cafés jetés à la mer et ses machines qui chôment, l'homme s'arrête, interdit, et se demande ce qui lui est arrivé. Ce flot auquel il s'était confié, voici qu'il se retire, le laissant désemparé, au bord de l'abîme.

Qu'il y ait des sacrifices à consentir, chacun s'en doute. Tous, les riches qui nous restent encore, les modestes et les humbles, nous en aurons notre part. Avec une claire compréhension des événements, chez les chefs, avec la part nécessaire de bon sens et de courage, chez les autres, nous en sortirons sans trop de mal. Ce qu'il importe de réformer, c'est l'esprit de toute une époque. Après les convulsions de la guerre, les déceptions de l'après-guerre, il faut nous refaire un jugement, une énergie, une âme. Chacun le sent confusément, et ce n'est pas un mince symptôme, que ce retour à la foi religieuse, chez tant de nos contemporains. Un maître de la pensée vient de le dire : on y revient aujourd'hui, semble-t-il, parce que le genre humain, fatigué, semble revenir de tout le reste. Est-ce la prime lueur d'une aube, dans ce ciel de janvier ? une période de l'histoire s'achève, dans le gris des existences mornes et de la déconvenue universelle. Il n'est pas interdit de penser qu'un horizon nouveau va s'ouvrir.

Car il est impossible que nos pays s'enlisent dans la platitude : recherche de places, d'une existence facile, des petites jouissances et d'une retraite prématurée. La Patrie a connu des temps plus sombres ; toujours ils se sont achevés sur un sursaut d'honneur, sur un nouvel élan de l'âme, sur un réveil inattendu. Ce que nous avons vu, nous le verrons encore. Si notre civilisation entend vivre, si le pays doit renaître, dans la conscience de sa valeur et de sa dignité, il lui faudra des chefs dévoués, désintéressés, qui regardent haut et, par dessus le trouble profond de la société, dictent les solutions équitables. Car la seule politique qui convienne aujourd'hui est une politique humaine, sans faiblesse pour les simulateurs et les paresseux, mais bienveillante aux travailleurs de tous les ordres. Où est-il, le temps où les seigneurs désignaient pour parrain à leur nouveau-né un vagabond de passage, se donnant ainsi à eux-mêmes une belle leçon d'humilité et de fraternité chrétienne ? Sans une politique qui rapproche les classes et, dans chacune, les hommes de bonne volonté, nous glisserons plus avant vers l'abîme.